

*Les Locomotives avec des chaussettes*

ARNALDO GINNA

*Les Locomotives avec des chaussettes*

Traduit de l'italien par  
MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2007

TITRE ORIGINAL  
*Le Locomotive con le calze*

## PRÉFACE

CES compositions d'Arnaldo Ginna étonneront beaucoup les lecteurs. Elles les étonneront et les désorienteront, avant tout parce qu'il est impossible de les faire rentrer dans le cercle de quelque *genre* littéraire défini que ce soit.

Elles ne sont ni des nouvelles, ni des contes de fées, ni des récits fantastiques, ni de petits poèmes : elles n'appartiennent à aucune de ces formes, tout en participant des caractères de chacune d'elles.

Il faut que le public soit désormais convaincu que lorsqu'on se demande aujourd'hui devant une œuvre littéraire à quel genre elle appartient, on commet la même erreur misonéiste que celui qui s'obstine encore, devant un tableau moderne, à chercher ce qu'il représente. Il faut que le public contemporain sache qu'il a la chance d'assister de nos jours au plus radical renouvellement qui se soit jamais accompli dans le domaine des recherches artistiques.

Il s'agit, pour nous, les nouveaux artistes, de collaborer à la construction de toute une réalité artistique neuve : mais évidemment pas de donner, une fois tous les six mois ou une fois

D.R. pour *Le Locomotive con le calze*.

© Editions Allia, Paris, 2007 pour la traduction française.

par an, quelque livre facile à lire ou quelque tableau agréable.

Et dans cette fièvre de reconstruction totale, tous les éléments artistiques sont jetés dans le creuset de la sensibilité pour être refondus et recomposés en schémas parfaitement originaux.

A ces travaux d'Arnaldo Ginna, je ne peux donc donner d'autre attribut générique que celui de *compositions*.

Elles sont l'expression d'une subjectivité, qui ne se soucie que de se donner elle-même, franchissant tous les cadres préétablis des genres littéraires passés.

En elles, tous les éléments littéraires, de la construction de la période au sens des mots eux-mêmes, des liaisons syntaxiques aux fusions et déformations dialectales et subjectives, bref toutes les cellules qui composent l'organisme littéraire, sont vivifiées et anarchisées par l'esprit nouveau. Les mots, les phrases, les mouvements stylistiques et les structures syntaxiques sont dominés par des courants d'interprétations subjectives et constamment gouvernés par un ensemble de *rapports logiques personnels et provisoires*.

Il y a quelque soirs de cela, en discutant d'art avec un ami écrivain, nous nous trouvâmes désespérément d'accord pour constater

que nos amis peintres d'avant-garde nous devançaient désormais de beaucoup avec leurs merveilleuses tentatives de reconstruction intégrale de la réalité picturale.

Il est urgent et nécessaire que nous aussi, poètes et romanciers, nous nous dirigions avec une énergie renouvelée vers l'anéantissement de tous les vieux schémas littéraires, vers la construction d'une nouvelle réalité littéraire entièrement détachée du passé.

Je suis heureux de pouvoir, en attendant, présenter ce prodigieux volume d'Arnaldo Ginna, comme un pas décisif hors des carcans décrépits et croulants de l'innommable *bon goût* littéraire.

BRUNO CORRA

*“Life ! we’ve been long together.”*

“ET si la voûte de notre cerveau était le manteau d’une cheminée enfumée par nos noires et fuligineuses pensées ?

Pendant toutes les années de notre vie nous ne décapons jamais cette suie ténébreuse !”

Avant tout se vêtir de toile cirée très noire, très brillante et très glissante.

Maintenant entrons dans le “Paysage”. Comme ça, comme de bons copains, des enfants, en nous tenant par la main de peur de tomber.

... Dans le bau bau peut-être ? !

... Honte aux trouillards !

... Et vous, essayez donc pour voir !!!

Luigino me dit que ces plantes sont de la couleur du charbon : belle découverte ! Elles sont en charbon !...

Dans chaque flaque pleine de sang toujours chaud (perpétuité du phénomène de Saint Janvier) pousse une de ces plantes. Au moins en tant que plantes elles devraient grandir ; mais celles-ci sont bel et bien finies, et ne croissent ni ne passent : elles sont fixées.

C'est du reste tout naturel que les choses noires de charbon soient fixées dans le sang rouge et chaud.

Regardez dans le dictionnaire : "noir de charbon et noir des pensées" – fixer le noir dans le rouge, essayez la pensée noire de charbon dans le cœur fumant rouge ; c'est savoureux ; c'est délicieux...

Je ne veux point discuter les notions que nous donnent nos dictionnaires, les meilleurs et les plus autorisés, et plus particulièrement celui de Rigutini.

Ce qui est sûr, c'est que nous, en nous tenant par la main, *nous sentîmes la voûte de notre cerveau s'enfumer de pensées fuligineuses tandis que notre cœur flambait en langues rougeâtres d'incendie.*

*Mes très chers*, arrivé à ce point, je me rends compte que si je continuais avec ces citations de dictionnaires, etc. je vous ennuierais certainement. Les questions scientifiques, apostillées avec les preuves de l'absolue vérité, cassent souvent les roupettes.

Surtout parce que ma tâche est (semble être !) de vous raconter et vous décrire ce que l'on voit et entend en grim pant dans le manteau d'une cheminée du XVIII<sup>e</sup> siècle qui n'a pas

été nettoyée depuis plus de cent ans (à vous d'imaginer la suie et les toiles d'araignée !...)

Adonc, mes très chers, essayez ; mais tenez-vous par la main ; non seulement pour vous sentir plus courageux (*l'union fait la force\**), mais aussi pour établir le contact sûr et ininterrompu de la chaîne magnétique dans le *divertissantissime jeu qui consiste à faire parler les tables.*

Voici la chose la plus visible : à droite, un groupe touffu d'arbres en charbon. Derrière ce groupe d'arbres en deuil, qui avait retenu toute notre attention, se dressa une perche avec un écriteau portant cette inscription : "*Au fond, regarde : la courbe de l'aride montagne est le dos d'un possédé du démon replié sur lui-même.*"

L'écriteau étant à contre-jour on avait du mal à lire, aussi parce qu'il se balançait de droite à gauche comme pour dire *non, non, non*. Luigino, en tirant la langue, me demanda : pourquoi il dit non ? Va te faire foutre !!! Et en disant cela, je pris un caillou et le flanquai de toutes mes forces sur le dos-montagne-possédé du démon.

\* Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

Derrière l'habituel groupe carbonifère, re-écriteau : *“Bravo ! en plein dans le mille ! honneur et gloire !”*

En effet tout le paysage se mit instantanément à bouger et à se mettre en branle comme les cibles à surprise des baraques de foire qui vont de ville en ville.

Le possédé-montagne se mit tout de suite avec un rare bon goût à se déchiqueter le cœur avec ses ongles.

C'était un véritable géant, dont on voyait seulement le dos et une main (une grosse vilaine main toute tachée de sang et de saloperies, *parce qu'il farfouillait toujours dans son corps pour s'arracher des lambeaux de cœur*)

Re-re-écriteau derrière les arbres :

*“Attention qu'il ne te porte pas ombrage.”*

La grosse vilaine main se mit à projeter sur les nuages une énorme croix qui occupait tout le ciel. Dans la partie supérieure elle portait avec désinvolture un minable chapeau haut-de-forme. Et ses bras tournaient de façon ridicule pendant que par sa bouche, brusquement apparue, elle lâchait de terrifiantes malédictions contre le ciel et les nuages violacés.

Au pied de la montagne, d'autres nuages avec un petit museau de rats d'égout se poursuivaient à toute vitesse et l'un attrapait l'autre

en enfonçant ses dents dans les parties postérieures avec une haine indescriptible et une parfaite jouissance.

De nouveau l'écriteau :

*“Ce sont les images palpables de la douleur et de la folie ; elles sont lourdes comme des balles en plomb ; celles que les chirurgiens essaient d'extraire avec leurs pinces de la boîte crânienne des pauvres fous.”*

Emilio, qui donnait la main à Giacomino, et Sciavinone, lequel tenait ma dextre, éclatèrent en phrases méprisantes, ils hurlaient : “Il a pas fini celui-là avec son écriteau ? quel crétin ! pourquoi ne sort-il pas ? pourquoi ne se montre-t-il pas ?” Et Sciavinone en romagnol : “l'bel esprit, y reste chez lui.” – Mes amis – dis-je – nous sommes dans le “ROYAUME D'AUTRUI” alors... et eux m'interrompirent en chœur : “Autant de pays autant d'usages.”

Mais Sciavinone ne voulait pas se calmer et il continua : “Mais t'appelles ça des pays, putain ? ! C'est une prison !”

*“C'est vrai !”* put-on lire sur l'écriteau.

Et la digression s'acheva, aussi parce que notre curiosité était aiguisée par des FAITS nouveaux

La croix au-dessus de la montagne ne tenait pas en place et elle se mit à tellement

accélérer les mouvements de ses bras qu'elle s'envola brusquement, et traversa les nuages en s'élevant les jambes écartées comme ces ballons aérostatiques en papier qui ont la forme d'un pantin ou de Satanas. De nouveau l'écriveau :

*“Elle s'est envolée, et on n'en parle plus.”*

Au loin on entendit comme le bruit d'une locomotive en train de s'approcher avec son *tef tef* de plus en plus fort...

Puis, plus loin, sur l'horizon déchiré par une langue de feu (une vraie langue rouge qui bougeait) un crescendo de locomotives, toutes avec leurs *tef tef tif tif*, que la vallée et la montagne multipliaient par milliers. Une seule, la première, semblait s'approcher, et son *tef tef teuf teuf teuffuff* enflait, enflait, prenant peu à peu le caractère épouvantable d'une tempête, avec un bruit infernal de tôles entrechoquées et de louches en bois raclant des centaines de poêles. Derrière la montagne on vit la première “bouffée” de fumée, puis une autre et une autre, et une accumulation d'avalanches de fumée noire et épaisse.

Nous fûmes renversés et aveuglés par une catapulte formée par un bloc de suie qui nous tomba dessus. Tandis qu'en même temps s'arrêtait à quelques pas de nous une énorme

locomotive peinte sur carton avec deux flambeaux rougeâtres qui amplifiaient la fumée et son âcre et insupportable odeur.

A cette vue, nous fîmes tous une conjuration très simple contre la *jettatura* de ce monstre qui faisait vraiment penser à l'espèce de retraite aux flambeaux des enterrements florentins (pour plus de sûreté, vous qui me lisez, faites aussi les cornes).

Il fallait voir les airs qu'elle prenait, cette grosse loco avec son gros ventre rouge.

Très loin, le chapelet de *tef tef* de toutes ces locomotives continuait sans qu'aucune d'entre elles ne s'approche.

De nouveau l'écriveau :

*“Elles courent elles courent mais elles ne sont pas capables de trouver le chemin pour arriver, celle-ci est la plus forte ; oui, elle est toujours la plus forte ; maintenant nous allons la récompenser.”*

A la place de l'écriveau aussitôt disparu sortit une immense plume de paon qui alla chatouiller la grosse bedaine de la locomotive. Si vous aviez vu comme elle frétillait de la queue de béatitude, cette bestiasse, comme ses yeux luxurieux brillèrent.

Elle hurlait : *beché, beché, behecché*, avec une voix tellement stridente qu'on aurait dit la sirène d'un grand steamer.